

## Souvenirs, souvenirs

L'article s'étalait sur une page de l'édition du 25 mars 2014 de *Ouest Aven* : « Un piano à queue de marque Steinway a été retrouvé hier matin, au sommet de la falaise de Plogoff dans le Finistère. Posé là, sur la lande rase balayée par le vent, dans un des plus beaux sites de Bretagne, il demeure un véritable mystère pour les promeneurs... »

Et bla bla bla, et bla bla bla ! Les journalistes, qu'ils travaillent ici ou ailleurs, sont vraiment incorrigibles ! Il faut absolument qu'ils ferment le chaland, qui d'ailleurs ne demande que ça ! C'est assez facile, des faits, un brin de poésie (la lande rase balayée par le vent...) et surtout le MYSTÈRE ! Mais de mystère, il n'y en eut guère ! Dès le lendemain, on put apprendre sur la Toile et dans la presse locale qu'un artiste basque joua dans le plus simple appareil (pourquoi pas à Biarritz ou à Saint-Jean-de-Luz ?). Une installation donc... Et pfouh le soufflé se dégonfla... On parla du musicien et on m'oublia, oui on m'oublia, moi, le piano. Nul n'expliqua comment j'étais arrivé là, ni quand... En fait depuis la veille au soir, et heureusement, malgré une nuit assez fraîche, le vent ne souffla guère, ne balaya ni la lande, ni moi ; les étoiles brillaient, c'était un plus, de toute façon je n'ai pas peur du noir. C'était tout de même la première fois que l'on me traitait ainsi...

Les journalistes, je devrais dire certains d'entre eux, je ne veux pas me fâcher avec tout le monde, ne vérifient presque jamais leurs sources. Or je ne suis pas un piano à queue de marque Steinway, info qui fut d'ailleurs reprise un peu partout, y compris sur l'affiche d'un concours de nouvelles ! Je ne suis qu'un modeste piano droit français, mais c'était tellement plus prestigieux de me transformer en Steinway, plus romantique aussi !

Mais romantique je ne le suis pas. En revanche je suis vieux, et mon âge me donnerait droit tout de même à d'autres égards. Je ne veux pas passer pour un acariâtre, ce n'est pas dans mon caractère. La presse n'a donc pas précisé qui je suis, ni ce que je suis devenu. Alors je vais vous l'expliquer, cher lecteur, car on n'est jamais mieux servi que par soi-même !

Je connais actuellement un sort des plus enviable. Je vis désormais au manoir de Kernach. Je partage une salle de belles proportions, avec vue sur la mer par de grandes baies vitrées, avec un canapé et des fauteuils très confortables de cuir rouge. J'ai pour compagnons deux chats un peu snobs et une chienne adorable, Miss Molly, ainsi qu'une bibliothèque bien garnie de romans, de récits de voyage et d'atlas. Une pièce fraîche en été, chauffée par un grand feu de cheminée l'hiver, où le maître des lieux, George O'Hara, aime à se tenir et à bavarder avec

ses amis. Mon hôte, grand, mince, barbu aux cheveux gris coupés court, la soixantaine, vit de ses rentes et de la conception de sites internet. Il adore déchiffrer les cartes et se pencher sur les atlas, dont il possède des exemplaires très rares. Ancien officier de la Navy, il a navigué sur toutes les mers du globe, en digne descendant de toute une lignée de marins, dont le plus connu est sans aucun doute Jim Hawkins.

Ici, en pays bigouden, je suis souvent très occupé, car M. O'Hara aime la musique, avec une affection particulière pour Satie, Fauré... Quand je ne joue pas, je rêve et comme tous les vieux (ah que le mot seniors est détestable !), j'aime à me rappeler le passé. Car le mien est bien rempli. J'ai moi aussi beaucoup voyagé. Et j'ai connu de bien belles personnes...

Tout commença dans les années 1850 ; j'habitais en Normandie, au château de Fleurville. Camille et Madeleine y passaient les grandes vacances, en compagnie de leurs amies Marguerite de Rosbourg et Sophie de Réan. Elles y recevaient leurs cousins, Léon et Jean de Rugès, et le petit Jacques de Traypi. Tous arrivaient pâles et repartaient six semaines après, hâlés, les joues rebondies, pleins d'énergie. Leurs parents et leur grand-mère, la comtesse de Ségur, étaient très rigoureux sur la politesse envers la famille et les domestiques, le respect mutuel, l'assistance à la messe du dimanche, les visites de courtoisie au voisinage, la charité envers les faibles et les pauvres. Ils exigeaient aussi deux heures de travail chaque matin : les enfants lisaient, calculaient, révisaient leur géographie ou leur histoire, pratiquaient le solfège... A part cette séance d'étude quotidienne, les enfants jouissaient d'une liberté quasi totale ; ils construisaient des cabanes où ils se réunissaient pour goûter, ils allaient pêcher ou se baigner à l'étang, ils couraient à la ferme où la mère Diart leur servait de la crème et des gâteaux. Ils montaient des saynètes et cherchaient au grenier de vieux vêtements en guise de costumes ; ils inventaient toutes sortes de jeux. Je me souviens en particulier de l'été 1858, qui fut bouleversé par un événement heureux : le retour de M. de Rosbourg, le père de la petite Marguerite, et de Paul, le cousin de Sophie, que l'on croyait disparus depuis plus de cinq ans. Le récit de leur naufrage, de leur séjour sur une île peuplée de sauvages, qui furent si amicaux avec eux qu'ils ne voulaient plus les laisser partir, tout cela captiva la petite assemblée pendant plusieurs soirées. Marguerite ne quittait plus son papa, et elle accapara vite Paul, en qui elle voyait un grand frère. De tous les enfants, il devint vite mon préféré, bien qu'il fût le seul à ne pas jouer. J'aimais tout chez lui, sa chevelure brune qui lui donnait l'air d'un poète, ses yeux d'un bleu profond, très vifs, ses mains à la fois fines et puissantes. Et surtout son caractère ! Il était toujours de bonne humeur ; content de son sort, il prônait la justice et la concorde, et les enfants ne se disputèrent plus que rarement après son installation dans nos murs. Il venait souvent dans l'alcôve où j'étais installé ; il s'asseyait par terre, en tailleur, il

m'expliquait ses rêves, ses projets, ses espoirs. Je dois avouer que c'est la personne que j'ai le plus aimée au monde, et la nouvelle de sa mort à Sedan m'a beaucoup chagriné...

J'appris la disparition de Paul alors que je vivais depuis quelques années aux Etats-Unis, très exactement dans le Massachusetts, à Concord, chez les March. Lorsque la guerre de Sécession éclata, le pasteur s'engagea comme médecin, pour faire triompher ses idéaux anti-esclavagistes. Son épouse, Mary, resta seule avec leurs quatre filles et Hannah, la fidèle gouvernante ; durant tout le conflit, elle monta des actions caritatives pour soutenir les troupes nordistes. La famille traversait alors beaucoup de difficultés, car Robert March avait perdu sa fortune en voulant aider un de ses amis. Les quatre filles et leur mère vivaient de peu ; toutefois on songea un moment à me vendre, mais on me garda. Et contrairement à ce qu'affirma Louisa May Alcott, je ne fus jamais désaccordé !! Malgré les problèmes, la famille était heureuse, et les filles rendaient la maison gaie et vivante. Je connaissais mieux Elizabeth que ses sœurs. Réservee, timide en fait, Beth se passionnait pour la musique, qu'elle travaillait tous les jours, même si, encore très enfant, elle s'occupait beaucoup de ses poupées ou de ses chatons ! Elle était très proche de notre voisin, James Laurence, qui voyait en elle sa propre fille disparue très jeune ; nous crûmes la perdre lorsqu'elle contracta la scarlatine, qui l'affaiblit pendant toute une année... J'ai peu à dire de l'aînée, Margaret, que nous appelions Meg ; très jolie, aimable et douce, elle pouvait se montrer envieuse et coquette, mais elle s'entendait bien avec ses sœurs. Elle s'efforçait de tempérer le fort caractère de la plus jeune, Amy, une enfant capricieuse, orgueilleuse, qui voulait plier les autres à sa volonté ! Cette chipie alla même jusqu'à détruire un manuscrit de Joséphine, qui n'avait pas voulu l'emmener au théâtre !! Joséphine, Jo, plutôt, n'était pas du tout musicienne, à la différence de ses sœurs. Sa passion, c'était la littérature, l'écriture. Elle voulait devenir dramaturge et romancière, et elle écrivait des pièces de théâtre où elle mettait en scène ses sœurs. Elle avait ses défauts, elle était impulsive et très coléreuse, même si elle essayait de se corriger. Il me faut bien l'avouer, j'aimais Jo justement pour ses défauts... Son audace et son courage me séduisaient : pour aider sa famille, n'alla-t-elle pas jusqu'à sa vendre sa longue chevelure, sa seule beauté en fait ? Sa coupe courte lui donna un air de garçon manqué qui seyait à merveille à son caractère. Je crois que c'était, avant l'heure, une sorte de féministe ; c'est sans doute ce qui lui fit refuser, plus tard, la demande en mariage de Laurie, le petit-fils de notre voisin, épris d'elle depuis toujours. En fait je n'en sais rien, car je n'étais déjà plus auprès des March...

Ensuite, il me fallut attendre les années quarante du siècle dernier pour exister à nouveau intensément. C'était en Suède, auprès de Pippi Langstrump, mieux connue en France sous le nom de Fifi Brindacier. Pippi, ou Fifi, avait hérité de son père une somme bien rondelette, en

espèces sonnantes et trébuchantes, oui, en or, en pièces de toutes sortes et en lingots, qu'elle gardait non pas chez elle, mais dans un coffre à la banque comme tout le monde. Elle m'avait acquis dès son installation à la villa Drôlederepos. Tout le monde sait que Fifi y vivait seule, ou plutôt en compagnie de son singe M. Nilsson et d'un cheval dont Astrid Lindgren n'a jamais donné le nom. En fait c'était une jument qui s'appelait Rose d'Ispahan, en souvenir d'un voyage en Iran. Fifi, on s'en souvient, n'allait pas à l'école, mais elle savait fort bien lire, écrire et compter car son papa le lui avait appris quand elle avait trois ans ; elle parlait plusieurs langues étrangères. Fifi adorait grimper aux arbres et sur le toit de sa maison, elle s'habillait comme l'as de pique et ne parvenait pas à discipliner sa chevelure rousse, même en la tressant bien serré ! Elle faisait les quatre cents coups et elle était d'une force extraordinaire pour une petite fille (on dirait aujourd'hui une préado) et même pour tout être humain, puisqu'elle pouvait porter sa jument à bout de bras. Elle avait beaucoup d'amis parmi les enfants du voisinage, mais elle ne plaisait guère aux parents, ce qui peut se comprendre ! Ce que l'on ne sait pas, c'est que Fifi possédait un piano et que ce piano c'était moi. Fifi déchiffrait aisément le solfège, y compris les partitions les plus complexes, sans s'être jamais pliée au moindre apprentissage. Son jeu était d'un bon niveau, en tout cas pour le monde des amateurs, Fifi ne prétendait d'ailleurs pas devenir concertiste, ni faire profession de quoi que ce soit. Elle jouait souvent, lorsqu'elle invitait ses amis pour son anniversaire ou bien sans raison particulière, dans une débauche de pâtisseries, de sodas, de bonbons et de *ragtime* endiablé. Lorsque nous étions seuls, quand elle pensait à sa maman, qu'elle n'avait pas connue, ou à son papa disparu en mer, dont elle feignait de croire qu'il régnait sur une île des mers du Sud, elle jouait Chopin ou Brahms. A quinze ans, Fifi jugea qu'il était temps de faire quelque chose de sa vie. Elle prit le large et la mer à bord d'un trois mâts, *le Rose d'Ispahan*, ainsi baptisé en hommage à sa jument morte un an plus tôt. M. Nilsson l'accompagnait, elle me confia à un de ses amis, que je n'ai pas à évoquer ici.

Cher lecteur, j'aurais pu vous parler encore de la fiancée d'Augustin Meaulnes, Yvonne de Galais... Ou des enfants du capitaine Grant, de Jane Eyre et de Michel Strogoff, dont j'ai aussi partagé la vie, parfois épisodiquement... Mais voici George O'Hara, il a quitté ses cartes pour se pencher sur mon clavier. Je dois revenir au présent et il me faut arrêter ce récit, sous peine de passer pour un radoteur, ou pis encore, pour un fat... Car, vous l'aurez compris, cher lecteur, moi le piano du papier, je ne suis qu'un piano de papier !

